L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Bureaux, 76 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS :

MERCREDI MATIN, 13 JUIN.

FEUILLETON.

LE CHATEAU DE PIERREFONDS

PAR

FELIX DERVAIN.

XIV

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la visite de M. Antognini à Pierrefonds, et déjà la nouvelle de son mariage avec Mlle Cécile était connue de tout le village. Mme Dubourg, qui avait été la première à l'apprendre, s'était empressée de la répéter à toutes les personnes de sa connaissance, et, en peu de temps, elle avait fait le tour de la ville, et était devenue le sujet de toutes les conversations.

Les Pierrefondois lui-même qui le lui eut cru ?

Ce mariage, disait-on, ne pouvait manquer d'être très heureux. Le jeune négociant, qui était déjà riche, et qui devait encore doubler sa fortune par son union avec la fille de M. Dubourg, était un homme d'une grande distinction de manières, un parfait gentilhomme, en un mot. Il était impossible de rencontrer un époux plus digne de la jeune fille à laquelle il donnait sa main.

Cécile, de son côté, était adorée de tous les habitants de Pierrefonds. Sa bonté, sa douceur, sa modestie, sa grâce, sa beauté, tout lui avait conquis les cœurs de ses concitoyens. Aussi, chacun se réjouissait-il de son bonheur, et tous les vœux les plus sincères étaient-ils formés pour elle.

Seule, Mme Dubourg ne partageait pas ces sentiments. Elle était jalouse de la fortune de M. Antognini, et elle avait conçu le projet de le faire épouser à sa fille Adèle, qui, elle le savait, était éperdument amoureuse de lui.

Aussi, lorsque, quelques jours après la visite de M. Antognini, Mme Dubourg vint-elle faire une visite à Mme Duval, elle était dans une disposition d'esprit peu favorable à la jeune fille.

Elle était accompagnée de sa fille Adèle, qui, elle aussi, était loin de partager la joie générale.

Mme Duval, qui ne connaissait pas encore le mariage de Cécile, reçut ses visiteuses avec son affabilité habituelle, et, après les premiers compliments d'usage, elle dit à Mme Dubourg :

— Je suis heureuse de votre visite, madame, car j'ai à vous annoncer une nouvelle qui vous intéressera, j'en suis sûre.

— Quelle nouvelle, madame ? demanda Mme Dubourg, qui ne savait rien.

— Mais, celle du mariage de votre fille avec M. Antognini.

— Ah ! vous savez déjà ?

— Oui, madame, répondit Mme Duval, et je vous en félicite de tout mon cœur.

— Je vous remercie, madame, répondit Mme Dubourg, qui ne savait trop que répondre.

— Ce mariage est fort convenable, continua Mme Duval, et je suis certaine que votre fille sera très heureuse avec son mari.

— Je le crois, madame, répondit Mme Dubourg, qui ne savait trop que répondre.

— Ce mariage a-t-il été décidé depuis longtemps ? demanda Mme Duval.

— Depuis quelques jours seulement, répondit Mme Dubourg, qui ne savait trop que répondre.

— Ah ! vraiment ? Je ne le croyais pas ainsi, car M. Antognini a dû faire sa demande il y a déjà quelque temps.

— Il a dû la faire, madame, répondit Mme Dubourg, qui ne savait trop que répondre.

— Mais, ma chère madame, vous ne semblez pas savoir ce que vous dites, reprit Mme Duval. Votre fille a dû vous dire elle-même que M. Antognini lui avait fait sa demande.

— Ma fille ne m'a rien dit, madame, répondit Mme Dubourg, qui ne savait trop que répondre.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Mme Duval, qui commençait à comprendre, je crois que j'ai fait une sottise.

— Quelle sottise, madame ? demanda Mme Dubourg, qui ne savait trop que répondre.

— Mais, ma chère madame, je crois que j'ai parlé à tort et à travers, répondit Mme Duval, qui commençait à comprendre.

— Mais, madame, je ne comprends pas